

“ Les armes de la nuit ”

Je viens d'achever un livre bouleversant de Vercors ; sous le titre « Les armes de la nuit », c'est la présentation saisissante d'un PROBLEME DU RETOUR, c'est l'analyse d'états d'âmes, de comportements qu'il nous semblait profondément connaître (ce furent les nôtres plus ou moins).

Pierre vient de rentrer de Buchenwald. Son attitude a été impeccable au cours des interrogatoires de la Gestapo. Un jour il eut peur de parler et se jeta par la fenêtre.

« Je me suis jeté par peur de flancher, murmura Pierre. Ils m'avaient déjà plus qu'à moitié écartelé. Puis ils m'ont laissé six heures dans une cellule à imaginer la suite. Quand ils sont venus me chercher, j'ai crains de faiblir... Je ne pensais qu'à eux, à mes tortionnaires, à eux et à moi, à ce qu'ils voulaient faire de moi... Il n'y avait pas que la volonté de nous faire parler. Ce n'était pas seulement des policiers. Il y avait un autre jeu là-dessous. Un jeu prémédité, cruel et implacable. L'enjeu était notre âme... Un mort est un mort. De plus, vivants ou morts, des hommes comme nous sont encore quelque chose, quelque chose que la mort n'interrompt point. Ils savaient bien... ce qu'ils voulaient, c'était de faire de nous des loques : une loque n'est plus rien... Je ne parle pas du corps. Un corps en loque, on en meurt ou l'on s'en remet. La preuve. Ce qu'ils n'avaient pas brisé eux-mêmes, ma chute l'a démolé. A part cette main-là, où tout est en bouillie, le reste s'est relapé, normalement, ou à peu près. Livrer un nom, une adresse ? Je me demande si cela leur importait vraiment beaucoup, je me demande si cela nous importait même à nous... de le livrer ou non, tout était là. C'était tout le combat. Qui triomphait, si démolé qu'il fût, restait entièrement lui-même. Mais celui qui flanchait... Je n'ai rien livré, dit-il avec simplicité. »

Mais son attitude est incompréhensible à présent, pour son ami, son meilleur ami. Pierre est absent à tout. Il ne reprend pas goût à la vie. Il ne veut pas accepter l'amour de la jeune fille qui l'a attendu si longtemps. « Demain cela ira mieux, chaque jour cela va mieux. Il ne faut que du temps, seulement un peu de temps », redit Pierre.

Mais le temps fera-t-il quelque chose.

Son ami sent qu'un lourd secret l'opprime. Il pose un jour la question brûlante : « Qu'est-il arrivé à Hochswarth ? »

Pierre parla d'une voix neutre, à ce point privé d'accent qu'elle semblait venir par delà même du désespoir : — « J'y ai perdu ma qualité d'homme. »

Et ce fut le récit épouvantable.

« Vous savez d'où je viens. Vous le savez, vous croyez le savoir. Vous dites : de l'enfer... Ah ! oui : l'enfer ! le feu, le soufre, les souffrances éternelles... Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? la douleur, le froid, la faim... Je vais vous dire : c'est atroce, mais ça se supporte. Oui, il suffit de... il suffit de se faire une âme assez dure. J'entends : comme l'est le diamant, qui ne se laisse pas entamer. Une

âme coriace, c'est un refuge inviolable... On m'a battu, roué, assommé. A coups de trique, à coups de barre de fer. On m'a laissé vingt fois pour mort... Mais jamais jusqu'à la mort, ils se sont toujours arrêtés à temps ! Mourir est facile... du moins on le croit... On se dit ; personne ne peut me ravir cette liberté-là. Ils ne me mèneront jamais si bas que je ne puisse d'abord quitter la route... Tout à coup il s'écria, d'une voix sourde, où tremblait une fureur frémissante : les chiens ! les chiens ! le savaient-ils ? Avaient-ils cette science diabolique ? Je me demande, je me demande si je n'ai pas été aussi stupidement joué, aussi soltement, aussi aveuglément mené, dupé, que le taureau dans l'arène... un chiffon rouge, des banderilles, cela suffit... La même chose cent fois, dix mille fois toujours cela suffit... La bête s'élançe, charge, tient tête, résiste, se révolte, se dépense, s'épuise... et soudain se retrouve vidée, rompue, pesante masse torpide sans volonté, sans ressort... elle est la chose, le jouet du torero... Comment, à quel moment cela s'est-il produit ? A quel moment a-t-elle perdu le contrôle de ses muscles et de son instinct ? A quel instant, à quelle seconde ? Quand a-t-elle cessé d'être taureau pour se muer en bœuf ? Et nous, et nous ? Quand cessions-nous d'être un être libre, un être qui peut encore choisir, savoir opter pour la mort, préférer le néant à l'abjection ? En quel point de la pente ? Quel jour, à quelle heure ?... Je n'ai pas compris, je n'ai pas compris que Hochswörth était à la fois abattoir et cirque. On agitait le chiffon rouge, on piquait des banderilles : la sélection était tôt faite... Chaque épreuve, continuait Pierre, chaque épreuve j'avais cru en sortir vainqueur... Les coups, les appels sans fin dans la neige et le vent glacé, la fatigue atroce des fardeaux ineptes transportés en vain. Les feuillées où l'on travaille jusqu'au ventre, qu'il faut nettoier les mains nues, après s'y être par ordre accroupis en pelotons obscènes et grotesques devant les femmes, de l'autre côté des barbelés ; ces travaux dégradants, ces marque imposées de déchéance, tout cela restait l'extérieur et ne m'atteignait pas. La faim, l'atrophie progressive, l'épuisement, on souhaite en mourir, c'est tout. La mort... Nous vivions avec elle. Que peut vous faire la mort plus tôt ou plus tard, quand elle est la compagne de chaque jour ? Je suis allé cinq fois à la chambre à gaz. Cinq fois répéta-t-il lentement, pour me faire bien comprendre ce que cela voulait dire. On nous faisait lever, à minuit. On nous donnait un savon et une serviette, selon le rite, et c'était devenu si peu une tromperie qu'à la fin nous en riions... Oui, nous plaisantions : passé certaine frontière, il devient étrangement simple de badiner, de rire de sa propre fin. On dénudait nos pauvres corps et nous allions faire la queue. La queue, oui, pour pénétrer dans la mortelle boutique où l'on nous dispenserait enfin la paix et le sommeil... Une journée pénétrait. Puis une autre. On attendait son tour de mourir. Et puis on nous fermait la porte au nez. Il fallait se rhabiller en tâtonnant et retourner dans nos baraques. On se réveillait de son agonie. Jusqu'à la prochaine fois. Il répéta avec un étrange naturel : « Ils m'ont assassiné cinq fois en huit mois ».

.....
La dernière fois c'était... quelque temps... quelques semaines seulement avant que le camp fût libéré. Nous savions bien... nous savions bien que la fin approchait... Pas si tôt pourtant, peut-être... Et en tout cas... Qu'on nous laissât en vie était une hypothèse si absurde... C'était la dernière queue, la liquidation définitive, cela me semblait si évident... Elle était plus longue que jamais et on l'avait commencée de bonne heure. Cette fois enfin, je n'étais pas loin de la porte. Depuis neuf jours nous n'avions rien mangé. Rien du tout. Et bu seulement ce que nous avions pu dans les mares immondes. Nous étions

là, nus et grelotants, souillés, hideux à voir, tenant sur nos guiboles délabrées sans savoir comment. Il y avait de tout cette fois parmi nous, pas seulement ceux qui, comme moi... C'était une grande journée, il y avait beaucoup de gémissements et de pleurs. Spectacle vraiment assez... assez... ignoble. J'étais comme dans un rêve, arrivé à ce point... ce point de... dissolution mentale... que je ne pouvais pas même parvenir à ressentir en sentiment de... regret... ou de soulagement... Rien. Pas même d'impatience ou de crainte. Rien, le vide. Un bœuf, un bœuf aux portes de l'abattoir. M'en rendais-je compte ? Je ne sais plus. Peut-être restait-il... oui, comme une ombre, un fantôme de... satisfaction, de fierté (il eut un bref ricanement)... enfin de contentement d'avoir atteint le bout sans déchoir. Jamais en treize mois, jamais malgré la schlague et les menaces de mort je ne m'étais soumis, je n'avais accepté de... toucher un seul cheveu d'un camarade. Dix fois j'avais été laissé sur le carreau après... après de tels refus. J'allais mourir, c'était bien. « Mort, où est la victoire ? » Je n'étais pas vaincu.

« Pensez-vous clairement tout cela ? Non, sans doute... C'était comme... tout au fond d'une bouteille abandonnée, un dépôt... si l'on remue la bouteille il revient à la surface, sinon il reste enfoui mais... on sait qu'il est là. C'est tout. C'était tout. J'attendais et ma tête était vide... Ce que je voyais m'apparaissait... comme un cauchemar, mais le cauchemar d'un autre, un cauchemar qui ne vous concerne pas.

« Nous faisons la queue le long d'un mur sale, et de l'autre côté... l'autre mur... c'étaient les fours. Ils étaient allumés et ronflaient ferme. Vieux spectacle, pour moi. C'était la cinquième fois, n'est-ce pas ? Je ne regardais plus, même plus. A chaque instant des prisonniers, poussant une voiture à bras pleine de cadavres, venaient les décharger. Morts naturelles, enfin typhus, phtisie, inanition... Ça s'entassait...

« Alors...

« J'ai vu le grand SS, tout contre moi. Il disait : « Vous, là ». Je n'ai pas saisi tout de suite, pas compris. On m'a poussé, les copains. Lui m'a pris par l'épaule, m'a envoyé d'un bon coup à dix pas, vers les fours. Il est venu, sans se presser. Il m'a montré le tas des morts, le pauvre tas de charogne humaine. « Tu les mettras au four ».

« J'ai pensé (à peine) : « Bon ». Ça ou autre chose... vous savez, corps, la dépouille... on apprend vite là-bas à la considérer pour ce qu'elle est : un amas de cellules pourrissantes. « L'esprit s'affine dans la douleur... », surtout il devient la seule chose qui compte. Tout à fait la seule. La seule digne de respect et d'amour. Mieux valent cent fois des cendres, quand l'esprit a quitté cette pauvre caléasse douloureuse, que de voir celle-ci se résoudre en immondices et en puanteur... J'ai pris dans mes bras la première de ces anatomies pitoyables, si décharnées, si racornies, si grotesquement lordues disgraciées qu'à peine si je pensais soulever un corps humain... et pourtant... ma pauvre carcasse dans sa nudité repoussante avait-elle meilleur aspect ? Si peu... un mort soulevant un autre mort... Je le soulevais avec peine, soufflant et ahannant, tant le moindre effort m'épuisait. Je le jetai comme je pus sur l'espèce de chariot qui d'un seul mouvement peut basculer et jeter sa charge dans la gueule ouverte du four... Et c'est alors... c'est quand il fut là, sur le dos... que j'ai vu...

« Son visage, je le connaissais ; comment l'eussé-je oublié ? Pendant plus d'un mois nous avons été enchaînés à la même géhenne. Nous trébuchions à nous deux une sorte de brancard chargé de pierres. Il nous fallait passer sans relâche par un même chemin entre deux baraques. Au coin de l'une d'elles un geôlier nous attendait, un garçon

de quinze ou seize ans, jour après jour. Et là, sans jamais varier, il abattait sa trique sur le crâne de celui de nous qui était en tête. A chaque voyage nous changions de place, pour recevoir un compte égal de coups de trique... Pauvre vieux, ainsi il était mort avant moi. Je regardais son misérable visage auprès duquel le mien vous semblerait gras. Et alors... »

Il broncha comme le cheval devant l'obstacle. L'effort qu'il fit était si sensible qu'il me sembla recevoir moi-même le coup d'éperon. Il repris d'une voix sans timbre, tremblante et sourde :

« Alors, il a ouvert les yeux. Les paupières lentement se sont soulevées sur ses yeux troubles, des yeux pâles, sans couleur. Oui. Et il m'a regardé. Il m'a vu. Il a un peu bougé une main et même... ah... il a essayé. il est parvenu... il a écarté ses lèvres dans un fantôme de sourire. C'était horrible et prodigieux, horrible et bouleversant, mais pour moi, c'était seulement horrible, horrible, très horrible... J'ai fait un pas en arrière, je me suis retourné. Le grand SS était là, les mains dans les poches, la trique sous le bras. Il souriait. Il a dit : « Eh bien ? »

« Je n'ai rien dit. J'ai essayé de passer entre le chariot et lui, pour aller rejoindre la queue, pour attendre la mort à mon rang, à la porte de la chambre à gaz. Il m'a rattrapé par l'avant-bras, il m'a jeté contre le four. C'était brûlant et je n'ai pu me retenir de hurler. J'avais l'épaule toute brûlée. Le grand SS me tenait à distance du bout de sa trique. Il m'a dit : « Fous-le au feu. Tout de suite. Sans quoi... », il m'a regardé un instant avec des yeux impitoyables et rigoureux, et il me poussait vers le four, vers le feu ardent et ronflant : « ...tu iras au feu, toi-même ». Comme je n'avais pas l'air de comprendre, il s'est retourné, il a crié : « Toi, là, et toi ! » Et j'ai vu le visage de deux hommes dans la queue, deux pauvres être à demi retombés à l'état sauvage, j'ai vu leur visage s'éclairer d'un espoir immonde... Ils ont fait un pas. J'étais plus... plus faible que je ne croyais. Mes pauvres guiboles m'ont lâché. Je suis tombé. Ah ! ils s'y connaissent pour vous relever à coups de trique, fussiez-vous un cadavre ! « Mettez-le au feu, tout de suite ! » criait-il. Ou sans ça... » Il me maintenait contre le chariot en m'enfonçant sa trique dans le flanc. J'étais trop près de la porte du four, là dedans les flammes ronflaient et tourbillonnaient, même à cette distance la chaleur était terrible. Le SS a dit : « Non ? » Il a fait un signe aux deux hommes, qui ont levé à demi leurs mains, comme deux gorilles... La fournaise me cuisait les reins... ils ont commencé d'avancer, d'abord lentement, parce qu'ils n'étaient pas très sûrs... Le SS riait... Je les ai vu courir...

« Voilà », dit-il d'une voix si basse (un souffle) et si étrangement calme qu'elle me donna la chair de poule « Je me suis retrouvé avec le chariot vide dans les mains... Le grand cri, l'horrible cri s'est vu, dans le feu le corps rissolait, bouillait, crépitait, et j'ai commencé de sentir l'odeur... Le SS a dit : « Bien ça... au suivant ». Et j'ai mis le suivant. Il était mort, je crois, tout à fait mort. Mais c'est par hasard. Les autres aussi étaient morts, — mais qu'est-ce que ça change ?... s'écria-t-il dans une sorte de glapissement où sa voix se brisa, — et il continua de crier sur un timbre cassé, enrôlé, fiévreux : « ...quand pour y échapper soi-même on a jeté dans un brasier un homme, un homme vivant, un ami, un camarade, avec des yeux qui vous regardent et un sourire... et un sourire... un sourire... un... »

Dieu m'épargne de jamais réentendre l'espèce d'étrange gargouillement qui étauffa la fin de ces mots. Mélange intolérable de sanglots, de paroles sans suite, de mots inarticulés.

Et le livre s'achève sur ces mots : « Il ne servirait de rien de lui dire : c'est nous qui implorons votre pardon ».

Ce texte pour peut-être comprendre pourquoi après, la plupart ont arrêté de rire, certains de vivre. Doutant à jamais de leur résistance morale, étant redescendus plus bas que la bête, tant ayant fini par « pactiser avec le diable » pour durer quand même